

Comme toujours, c'est après un certain temps de décantation que vos spectacles agissent sur moi, un temps de décantation qui permet à quelques éléments de se dégager et de prendre progressivement un relief qui fait jaillir le sens de tout l'ensemble. Cet élément central m'est apparu hier pendant le temps de lectio divina. Était-ce une distraction ? Pas sûr, car dans cette lecture attentive de la Bible on cherche toujours à scruter le visage du Christ, préfiguré dans l'Ancien Testament, manifesté dans le Nouveau. Et là, devant ma Bible ouverte, c'est un autre visage qui m'est apparu, celui du fou, et le regard transperçant qu'il pose en silence sur le public dans la scène introductive, d'une rare intensité. Car son regard angoissé se pose sur chacun de nous comme une question silencieuse et pressente : Qui suis-je ? Qui es-tu ? Pourquoi sommes-nous ici face à face ? Regard difficile à soutenir tant il perce en profondeur, question gênante, aussi gênante qu'un intrus dans un spectacle bien rodé. Qui est-il donc cet homme qui me dévissage avec l'innocence d'un enfant et l'angoisse d'un condamné ? Qui est-il, c'est la question que les deux acteurs ne se posent jamais, trop préoccupés par leur représentation. On ne sait qu'une chose de lui : il est toujours là où il ne doit pas être, présent quand il ne faudrait pas, absent quand on le cherche. Grain de sable dans le scénario trop bien huilé de nos existences, il menace sans cesse de mettre à plat tout le spectacle patiemment élaboré, et il nous conduit alors à revêtir les oripeaux grotesques de nos illusions : on se monte la tête (littéralement !) « Je suis un grand Cygne blanc ! », on se gonfle « je suis le meilleur chasseur ! ». Fuite pathétique en hauteur ou en largeur devant la révélation de notre misère qui ne tarde d'ailleurs pas à éclater au grand jour. Mais quand tombent les déguisements, on ne se trouve pas totalement dépouillé : l'inconnu a laissé un chant, une petite mélodie en mode mineur qui amène enfin Alberto et Lenka à s'embrasser en pleine vérité, et c'est dans le miracle de ce baiser que le voile posé sur l'identité du « monsieur » se lève partiellement. Et heureusement que le jeu de mot ne marche pas en français, le spectacle reste ainsi ouvert à tous les niveaux de lecture, chacun pouvant s'arrêter devant la perle qu'il recèle ou passer à côté. L'implicite est ici nécessaire ; si le spectacle devient sermon, il meurt, car Celui qui est la vie de notre vie ne s'impose jamais : il passe, nous regarde humblement et mendie une réponse qui peut-être ne viendra pas. En vous voyant jouer, sans trop comprendre pourquoi, on a envie de lui dire : Oui, entre.